

★ Flash ★

au service du monde scolaire

REDACTION, ADMINISTRATION : 4, Place Lemoine — CONSTANTINE

CRITIQUES ET AUTO-CRITIQUE

« FLASH » a inséré dans ses pages plusieurs portraits : la Caramanite, la Baratinite, la Scootéromanie, le Complexe d'Isaac, le mal de Plott.

Ce sont bien des portraits, des photos, sans retouches, et non des compositions allégoriques. Leurs modèles existent dans la réalité à n + 1 exemplaires. Ils ne sont peut-être pas spectaculaires, c'est pourquoi on passe souvent à côté sans les remarquer, mais ce sont des silhouettes bien précises et bien dessinées, qui, pour ceux qui les connaissent, portent un nom. C'est pourquoi nous les avions d'abord classés sous la rubrique « PORTRAITS D'APRÈS NATURE ».

Ils ont encore ceci de commun qu'ils représentent un travers social, un excès, une déformation qui justifie la mise en boîte, et même l'invitation à se transformer. C'est pourquoi nous les appelons maintenant « DIAGNOSTICS ». Il s'agit, en effet selon nous, de maladies mentales ou morales, allant de la simple manie douce à l'excitation assommante.

Il nous semblait qu'en appelant « Diagnostics » toute erreur d'interprétation était écartée. Tout diagnostic suppose une maladie et ne s'adresse qu'aux malades. Les bien portants, eux, n'ont qu'à se réjouir de leur bonne santé. Il nous semblait aussi que « Portraits d'après nature » était suffisamment explicite. Il n'y a pas de portraits-standard, mais un ensemble de lignes, d'ombres et de volumes qui définissent tel cas, ou telle personne, et aucune autre.

On peut critiquer ou admirer le modèle, on n'a pas à s'en prendre au portrait. Il n'est ce qu'il est que parce que le sujet n'est pas autrement. « Flash » fait des portraits pris sur le vif, des portraits d'après nature, et ce sont des diagnostics. Apparemment, qui l'en blâmerait ? On lui tresserait plutôt des couronnes, semble-t-il ! Les malades ignorent souvent leur état, et c'est une bonne chose que de leur signaler.

Eh bien ! Non ! Deux de ces portraits n'ont pas été très appréciés. Le « Complexe d'Isaac » d'abord. On lui a reproché d'attaquer l'esprit familial et d'être

Voir suite page 9 (TRIBUNE DES LECTEURS)



Le Club Photo-Cinéma continue de fonctionner. Chacun peut en faire partie. S'adresser à la Rédaction du journal.
(Photo : Club Photo-Cinéma).

Sommaire

ON A VOLE LE PONT SUSPENDU page 5 | Réalités scolaires page 2
..... et nos rubriques habituelles

RÉALITÉS...

INCONSÉQUENCE DE L'ENSEIGNEMENT MODERNE

L'enseignement actuel en France souffre des mêmes maladies que la politique : il est inconséquent dans ses moyens et dans ses fins.

Je m'explique. Dans les lycées et les collèges, on vous dit et on vous répète sur tous les tons (depuis le ton suppliant jusqu'au ton menaçant, en passant par le ton persuasif et le ton obséquieux, sans oublier un certain petit ton visqueux, onctueux, un ton à l'huile enfin) : « Vous n'êtes pas ici pour bachoter, mais pour vous cultiver. Le bac ne compte pas, seule la culture compte. » Fort bien, disons-nous. Toutefois — et ce sera notre premier point —, si un élève est « recalé » deux années de suite au bachot, on le met purement et simplement à la porte du lycée. Ensuite — et ce sera le second point —, s'il obtient de mauvaises notes à ses devoirs ou à ses compositions, on lui dit, en levant un index menaçant, en pinçant les lèvres et en ajustant le monocle : « Monsieur, avec de telles notes, vous ne passerez jamais le baccalauréat ! » Enfin — troisième point —, si vous quittez le lycée pour trouver un emploi, on ne vous demande jamais : « Êtes-vous cultivé ? », mais : « Avez-vous votre bachot ? » Et si vous avez la candeur, la naïveté de répondre : « Non, mais j'ai une assez bonne culture », alors l'employeur éclate de rire, d'un rire irrésistible et terrible, du rire de Melmoth, du rire de Satan, d'un rire de bourgeois casé. Et vous sentez qu'à travers cet homme, c'est toute la France qui se tord les côtes, qui se tîrbouchonne, qui se pâme, comme après une histoire de Roger Nicolas.

Non, la culture ne paie plus. Sauf peut-être celle des primeurs ou du blé tendre. Et ce « kulturkampf » d'un nouveau modèle n'a rien de commun avec le réel, sinon son étrangeté. Si un professeur a le malheur de faire « bachoter » ses élèves, on lève sur lui la hache de la bonne foi administrative : « Et la culture, Monsieur, oubliez-vous, la culture ? » Et quand on s'aperçoit que les élèves de ce professeur réussissent nombreux au bachot, alors on s'extasie : « Ce professeur, quel homme étonnant, tout de même ! » Et on le regarde avec les yeux de Madame Bovary. Si un autre professeur travaille dans l'esprit des circulaires ministérielles, c'est-à-dire s'il essaie de cultiver ses élèves, les parents s'effraient : « Pensez donc, il n'a pas encore traité le tiers du programme ! C'est pauvres enfants vont « coller » ! Et c'est un homme qu'on raye de ses tablettes, un individu dangereux. On lui trouvera bien quelque petite nuance politique ou métaphysique qui achèvera sa réputation.

Alors il faudrait s'entendre. La culture ? Soit, mais supprimez les programmes, ou tout au moins réduisez-les de moitié. Ou bien le bachotage ? Même dans ce cas, réduisez les programmes.

Le baccalauréat est-il un moyen ou une fin ? Pour ma part, je me sens incapable de répondre à une telle question. Le bac est-il un critère, oui ou non ? Et si oui, pouvez me dire de quoi il est le critère ? de la santé des candidats, de leur mémoire, de leurs heures de veille, de leur esprit de « Système D », de leur chance ? Ou bien de leur culture ?

Evidemment, il y a la solution idéale : bachotez en classe et cultivez-vous tout seul. Soyez à la fois cultivateur et cultivé. L'Etat réalise sur votre dos une économie de personnel. Mais, méfiez-vous ! Il y a beaucoup d'étudiants dans les sanas, et dans les preventoriums (si j'étais cultivé, je devrais écrire « préventoria ») ; il y en a aussi dans les cimetières : « Pauvre gosse, il bâchait trop ! » (Vous pouvez m'objecter qu'il y en a aussi beaucoup dans les Caves de St-Germain, ou dans les surbours, mais, sur ce terrain, je suis votre allié).

Monsieur Herriot disait : « La culture, c'est ce qui reste quand on a tout oublié ». Je suis confus de ne pas être de l'avis de M. Herriot. Je pense que la culture, c'est ce qui reste... à acquérir quand on a tout oublié. Car on ne peut guère se cultiver qu'après avoir acquis ses diplômes. Avant, on bâche ; après on se cultive... ou on ne se cultive pas. On ne mange pas le dessert avant le plat de lentilles. Ou bien on risque l'embarras gastrique... et monétaire.

Pour terminer, je citerai ces paroles d'un vieux professeur à l'un de ses élèves : Vous vous cultivez, mon garçon ? Vous avez raison. Mais... vos parents sont-ils riches ?.. »

J.-Claude HEBERLE

LETTRE OUVERTE à Monsieur le Recteur de l'Académie d'Alger

Monsieur le Recteur

Tous les élèves des classes terminales des Lycées se trouvent devant un grave dilemme.

Vous n'êtes pas sans savoir, Monsieur le Recteur, qu'il existe actuellement, pour l'étude des Sciences Naturelles, deux manuels, l'un de Messieurs Boulet et Obré, l'autre de Messieurs Camelot et Gama. Le dernier de ces ouvrages est le plus récent.

Les élèves voudraient bien savoir auquel de ces deux ouvrages ils doivent se référer. Certains professeurs préconisent le plus ancien, d'autres le plus récent. Et les deux manuels sont assez différents : on trouve, dans chacun des deux, des précisions ou des simplifications qui ne figurent pas dans l'autre, et ces différences peuvent être très gênantes pour les candidats au Baccalauréat. Certes, le manuel qui figure sur les listes officielles est celui de MM. Camelot et Gama. Devons-nous nous y fier ?

En espérant que vous voudrez bien nous libérer de cette alternative, nous vous prions de croire, Monsieur le Recteur, à nos sentiments respectueux.

« Flash » est publié sous la seule responsabilité de son comité de Rédaction. Celui-ci est donc juge de la valeur et de l'opportunité des articles qu'il reçoit. Et, s'engageant pour ses correspondants, il ne peut accepter que les articles signés, même si leur auteur ne désire pas voir son nom dans nos colonnes.

OU ALLONS-NOUS ?

Il n'est pas rare, il est même très fréquent, d'entendre un jeune homme, titulaire des deux parties du baccalauréat, exprimer son embarras quant au choix d'une carrière. Pour quelqu'un qui ignorerait les conditions actuelles de l'enseignement, il pourrait y avoir là un sujet d'étonnement.

Le jeune garçon, une fois sorti du Lycée, doit se lancer dans la vie. Quelle que soit sa décision, qu'il poursuive ses études ou qu'il les arrête, il se trouve devant la vie comme devant un obstacle. Que lui a-t-on donné comme moyen de réussite ? Tout juste un titre de bachelier, qui perd d'ailleurs de plus en plus de sa valeur, en raison du nombre croissant de ceux qui le possèdent.

Si ce jeune homme ne veut ou ne peut pas user ses pantalons en même temps que l'argent de ses parents sur des bancs de Faculté, il ne pourra qu'aller moisir dans une administration, avec des manchettes de lustrine, un beau rond-de-cuir, et une option pour l'enfer.

Quant à celui qui a le goût ou les possibilités de poursuivre ses études, il ne peut guère envisager l'avenir plus galement. Très vite, il s'apercevra que, dans la plupart des branches, les débouchés sont en nombre très restreint. Pour se faire « une place au soleil », il faut mener âprement le « struggle for life » (combat pour la vie).

Il n'est que de prendre l'exemple de la Faculté de Droit de Paris, qui compte actuellement 20.000 étudiants ; il n'est que de regarder le nombre extraordinaire de plaques de médecins sur les portes des immeubles ; il n'est que d'ouvrir les yeux pour comprendre que, pour beaucoup, « joindre les deux bouts » est un problème quasi insoluble. (N'invoquez surtout pas les bourses d'études, car tout le monde sait que bien souvent elles ne suffisent même pas à l'achat des livres).

Alors, à quoi bon s'astreindre à de longues et coûteuses études ? Quand un ouvrier ou un technicien spécialisés vivent souvent bien mieux que beaucoup de médecins ou d'avocats. Ah, mais quelle gloire pour des parents d'avoir un fils médecin... même s'il ne mange pas à sa faim. Tandis qu'un fils « ouvrier »...

Le critère d'honorabilité, c'est le baccalauréat : « Passe ton bac, et après on verra ». Combien de jeunes ont entendu de telles paroles, dont l'aveuglement fait frémir.

Et c'est bien là l'expression d'un état d'esprit dont le moins qu'on puisse dire est qu'il engage dans une voie dangereuse, aussi bien pour le jeune pris individuel-

lement que pour la collectivité. Il existe (et, le faut le dire, presque exclusivement en France) un souverain mépris pour la « condition ouvrière ».

Pour la majorité des Français, l'ouvrier n'est qu'un paria, un raté, qui s'est engagé dans la voie du travail manuel parce qu'il n'avait pas l'intelligence nécessaire pour faire un « Intellectuel ». Assertions purement gratuites empreintes de mauvaise foi, et témoignant de préjugés d'une autre époque. Nous ne voulons pas faire une apologie de la condition ouvrière, mais seulement essayer de mettre fin à un état d'esprit qui a fait et fait encore beaucoup de mal. Et quand on entend certaines personnes affirmer, avec une candeur désarmante, que leurs enfants vont au lycée et non au collège parce que « ça fait mieux », on ne peut que regretter le pouvoir mortel que possédait autrefois le ridicule. Que penser aussi de cette brave femme qui n'ose pas avouer en société que son fils est technicien de la radio - le travail manuel déshonorerait sa « classe » sociale —.

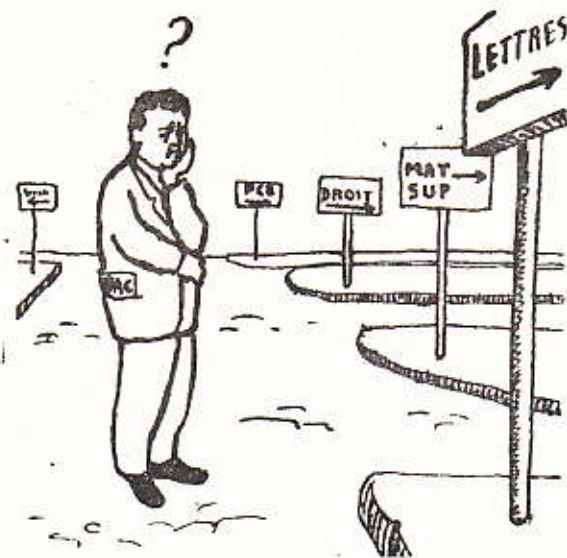
Il ne s'agit évidemment pas de dédaigner les études intellectuelles, mais encore faut-il qu'elles puissent fournir des débouchés en nombre suffisant. Et, pour ce faire, il faudrait que beaucoup de jeunes qui n'aiment pas les études dites secondaires se tournent résolument vers les carrières techniques, et qu'ils laissent le champ libre aux autres. Il faudrait aussi que les études perdent leur caractère aristocratique, et qu'on cesse d'affirmer que la seule élite est l'élite intellectuelle, et non l'élite de la technique. Il ne s'agit pas que tous les jeunes deviennent des ouvriers spécialisés, mais qu'un nombre

suffisant le soit.

Et quand on sait que les établissements secondaires de Constantine comptent près de 7.000 élèves, l'avenir paraît bien sombre, non seulement pour eux, mais pour l'Algérie et pour la France.

Un peuple sans techniciens est un peuple en décadence. Et si les leçons de l'Histoire ont encore quelque crédit, il convient de penser un instant à ce qu'il advint de la Rome antique quand elle ne compta plus parmi ses fils ni soldats, ni paysans, mais seulement des dis-cutailleurs.

Pierre FEBVRE



...SCOLAIRES

TELLE QU'ELLE EST...

NOTRE VIE

Préludes...

Est-ce un renouveau dans l'enseignement secondaire Va-t-on changer les méthodes depuis si longtemps « classiques » ? Nous l'espérons ! Déjà, de nombreux signes avant-coureurs sont apparus.

Au Lycée d'Aumale, ce fut d'abord la présentation de films de Physique (mais oui, ne vous étonnez pas ! « aux classes de Math-Elém et de Sciences Ex. (tout au moins en principe, puisqu'un inspecteur impromptu empêcha l'une des classes d'assister à la projection).

Ce n'étaient même que de faibles préliminaires, puisque, quelques jours après, les mêmes classes purent visiter l'usine à gaz ; elles avaient même entendu auparavant, dans leur salle du lycée, une causerie sur la tour de cracking de l'usine à gaz. La visite s'avéra des plus intéressantes.

Ces mêmes classes (décidément, c'est de la veine !) viennent de visiter les Ateliers de Sidi-Mabrouck.

Dans le même esprit de contact avec la réalité, du passage de la théorie à la pratique, les classes de Premières ont eu le plaisir de réaliser un très intéressant voyage à Philippeville (que nous relatons d'ailleurs dans ce numéro).

Enfin la conférence de Mr. Mesnard, à l'occasion du centenaire de Kierkegaard (bien que dans un autre ordre d'idées), va nous changer des conceptions ordinaires de l'enseignement.

Les étudiants constantinois aimeraient que ces excellentes réalisations ne soient pas seulement épisodiques. Ils aimeraient que l'esprit d'initiative de certains (que nous tenons à remercier) devienne un état d'esprit général à tous ceux qui ont en charge leur enseignement. Ça change des 60, 120, voire 180 minutes de cours abstraits...

Autres contacts avec la réalité :

En sciences Nat, des travaux pratiques vraiment utiles : explications sur prises de sang, transfusion et groupage des sangs des élèves.

Espérons que ces manifestations se multiplieront.

Qu'est-ce à dire ?

(Les histoires de vestiaires sont au Lycée de Jeunes Filles ce qu'étaient, il y a quelques siècles, les histoires de harems aux empires d'Orient).

Et voici qu'après les mollets, les Constantinots disposeront d'un autre moyen pour reconnaître les lycéennes...

Nous verrons désormais ces pauvres martyres aller, courir, voler... de Bellevue, de Sidi-Mabrouck, de Lamy et autres lieux, le nez au vent, l'air éperdu, les lèvres bleues. Nous les verrons s'arrêter un dixième de seconde (oh, pas plus !) pour reprendre haleine, et repartir de plus belle.

La rue Rohault de Fleury sera désormais délaissée pour le plus grand malheur des « 105 », qui ne tarderont pas à s'écrouler sous le poids d'une telle concentration lycéenne. Constantine affolée se verra contrainte de construire une nouvelle série d'escaliers. Plus de flâneries entre les deux squares ; oui, Messieurs, dorénavant, plus de fou-rire à la vue de la « Dévorante », d'un simili Marlon Brando, ou de la longueur des cravates à la mode, sans parler des barbus, des moustachus, des chevelus, ou des crasseux intentionnels.

La montre, oui la montre, sera leur seule préoccupation. Elles iront, haletantes, essouffées, ahuries, « out of breath », établissant des records. Constantine sera le parcours d'une véritable course contre la montre ; les horlogeries seront pillées, et, lorsque la ville sera démunie de ces « petites horloges de poches » (cf. Quillet) en désespoir de cause, elles apprendront à lire l'heure d'après le soleil.

C'est alors que l'ère finale et apocalyptique arrivera. Les yeux fixés sur l'astre, elles finiront par le voir se diviser en 36 chandelles ; toutes les couleurs de l'arc-en-ciel défileront devant elles, surtout le rouge. Devant le nombre des accidents, des souffles au cœur, devant le montant des frais d'assurance, la direction se décidera à prendre des mesures : les colles et les conseils de discipline ne pleuvront plus sur les pauvres élèves rendues malades. Les lycéennes reprendront leurs facultés premières auxquelles leurs professeurs - du moins le suppose-t-on tiennent tant.

Le vestiaire fermera ses portes cinq minutes plus tard.

PEUT LA FAIRE

...ET TELLE QU'ON

ON A VOLÉ LE PONT SUSPENDU

2^{ème} tableau : « INSTALLATION DE L'ETRANGE »

Ce deuxième tableau a fait l'objet d'une communication radiodiffusée, en quatorze langues, y compris en bégayant...

Après une période de calme, l'étrange fit à nouveau son apparition à Constantine sous les formes les plus déroutantes. Un matin en allant promener son chien, un haut-fonctionnaire en retraite, dont l'âge n'avait pas émoussé les facultés d'observation, remarqua que les choses n'allaient pas tout à fait comme d'habitude : l'animal (il s'agit du chien) qu'il tenait par une laisse attaché à son collier, (celui du chien), semblait déporté vers la gauche par une force invisible, il poussait de petits soupirs plus étonnés que douloureux et son maître lui-même avait l'impression que la monture de ses lunettes était la victime d'un accroissement subit de la pesanteur. Ce curieux phénomène, observé d'ailleurs sous des formes assez différentes dans divers autres points de la ville, cessa avec la même soudaineté imprévisible qui en avait accompagné la naissance. Mais ce qui fut plus étrange encore c'est le dérèglement de toutes les pendules et horloges de la ville, tant publiques que privées. Pour des raisons jamais éclaircies les unes se mirent à retarder cependant que d'autres avançaient dans des proportions aussi variables que la forme du nez des habitants d'une ville d'importance moyenne. C'est ainsi que dans certaines écoles de la ville certains professeurs terminèrent leur cours cinq minutes avant de l'avoir commencé.

Justement émue de l'étrangeté de ces événements une personnalité scientifique, se dit que le moment était enfin venu de faire connaître son génie au grand public par le moyen d'une communication à l'Académie des Sciences. Cet homme, prit son courage à deux mains, car comme tous les savants il était timide, et de son autre main prit sa plume : il s'appretait à écrire lorsque sa plume s'arracha dans une brève secousse de son porte-plume, effectua une trajectoire parabolique et alla se plaquer maintenue par une force invincible contre le mur de sa chambre ; ce surprenant phénomène fut accompagné d'une suite de petits crépitements dont il eut aussitôt l'explication ; voulant se lever, il s'aperçut avec une horreur bien compréhensible que son pantalon se refusait à suivre le mouvement, les boutons métalliques qui le retenaient étaient allés se plaquer eux aussi contre le mur, rejoints par un trousseau de clés encore tout frémissant et par une notable partie

des ustensiles de cuisine qui avaient profité de ce que la porte était ouverte pour venir à travers les airs à ce rendez-vous stupéfiant.

A la même minute, dans toutes les maisons, à tous les étages, un titamarre assourdissant témoignait de la richesse en matériel culinaire des habitants et semait partout la panique.

C'en était trop pour les nerfs déjà fortement secoués des habitants de Constantine ; l'angoisse comme un fleuve en crue atteignait puis dépassait la côte d'alerte. Le paroxysme fut atteint lorsque sous les regards horrifiés d'une foule rendue muette par la peur, la barrière du passage à niveau d'El-Kantara, fut prise de convulsions, s'arracha à son support et partit à travers les airs avec un sifflement strident. Ce jour-là d'ailleurs la gare fut le théâtre de manifestations qui étaient un démenti flagrant aux lois les mieux établies de la mécanique classique. Tandis que le train qui devait partir en direction du Khroub, s'épuisait dans des efforts im-

puissants et que les roues de la locomotive viraient au rouge cerise et commençaient à fondre, le train qui s'appretait à partir pour Philippeville effectuait sans prévenir un démarrage foudroyant qui pulvérisa d'un seul coup trois disques de signalisation et cinq records du monde. La foule haletante ne réalisa qu'ensuite que n'ayant rien entendu le convoi avait dû dépasser largement la vitesse du son. On ne put découvrir la moindre trace de ce train, il ne fut signalé sur aucun point du par-

cours et la rumeur populaire commença à prendre corps, selon laquelle le train était allé rejoindre le pont suspendu dans un endroit qu'il devenait de plus en plus urgent, pour la tranquillité publique, de repérer.

Alors les pouvoirs publics s'émurent. L'Administration centrale prit les mesures qui s'imposaient. Une prime fut promise à qui permettrait à l'enquête de progresser. Une note de service circula dans les diverses branches de l'administration obligeant quiconque à renoncer aux bretelles et à porter une ceinture afin d'éviter que les malencontreuses manifestations d'indépendance des boutons ne fissent perdre la figure en même temps que le pantalon à ceux sur qui repose une parcelle de la respectabilité nationale.

On se mit à reprendre confiance dans l'avenir et nul ne mit plus en doute les chances qu'avait l'enquête d'aboutir.

L'enquête devait bien progresser, mais pas comme l'on s'y attendait : il était dit que tout serait étrange dans cette affaire.

(Suite au prochain numéro)



« Le pont suspendu absent (châtif absolu) »

Photo : Club Photo-Cinéma

DES LOISIRS POUR

AU CINEMA...

Huis clos OU LA DESCENTE AUX ENFERS

L'univers de Sartre, c'est un monde obsédant, étouffant, trouble et absurde. Un monde où des emmurés tournent en rond, face à leur passé qui les attire, puis se résout à être mur, pour clore le cercle du mal sur les trois damnés. Les griffes haineuses déchirent en vain les âmes. Plus rien de ce qui était n'est maintenant, ni la brosse à dents, ni les bonnes raisons. Un monde qui doit conduire chaque damné à la conviction que, sans lui, rien de ce qui est arrivé ne serait arrivé. Aucune erreur possible. Il n'y a pas de malentendu : la Direction ne se trompe jamais. Alors se pose la question infernale : connais-toi toi-même, ou plutôt, apprends d'autrui qui tu es. Une habitude, une influence, un instant de faiblesse ? Non. On ne va pas en enfer pour ça. Alors ? L'homme est un rien, un petit rien, sans quoi rien n'arrive, ni l'enfer, ni le reste. Et ce rien est liberté, courage d'assumer son mal. Ce rien, tous se le jettent à la figure, comme une braise ardente. Et quand ils le fuient, aussitôt un vide s'ouvre devant eux, vide qu'ils créent, bien qu'ils s'en effraient, tel ce corridor immense, inconnu, où chaque pas ferait s'ouvrir d'autres portes, toujours autre chose, sans fin. Ce corridor, qu'aucun des trois n'entreprend de faire être, parce qu'ils ont peur de son néant, c'est-à-dire de leur néant. Ainsi nos damnés sont coincés : entre leur moi, qui, peu à peu, se connaît comme libre, responsable, fautif, et autrui, qui les scrute du regard, les obsède, les hante, les pénètre. Chacun est bourreau de l'autre, devin de soi-même, nécessité d'un choix que ces damnés rejettent dans les anonymats faciles du corps, des relations sociales ou de l'idéal trop abrupt. Ignorer qui ils sont, comment le pourraient-ils, dans leur souci de prouver le malentendu de leur stage aux enfers ? Mais, connaître qui ils sont, comment y parvenir, s'ils fuient leur néant, qui les rend libres ?

Pourtant, un reproche : quand le public, avec la caméra, remonte du monde infernal des morts, n'est-il pas convaincu, contre Sartre, que l'enfer, avant d'être autrui, c'est d'abord ailleurs ? Idée qui laisse à beaucoup le soin d'estimer qu'après tout, le paradis serait ici-bas ?

LE PINGOUIN

AU CRAD...

ATHALIE OU LE MASSACRE D'UN CHEF D'ŒUVRE

Nous attendions avec impatience le Lundi 14 Mars, car le C.R.A.D. devait donner ce jour-là la grande tragédie de Jean Racine : « Athalie ». Disons tout de suite que nous fûmes déçus.

En effet, Racine, n'en déplaise à certains, aurait hurlé de douleur à la vue d'un tel spectacle.

Ce qui caractérise l'esprit du théâtre de Maître Jean, c'est le langage naturel, c'est la musicalité et la simplicité des vers. Or, ces acteurs — à l'exception toutefois de Jacqueline Morane, dont l'interprétation fut acceptable — récitèrent avec emphase et grandiloquence leur rôle.

Le rôle du jeune Eliacin était le plus difficile à jouer. Nous croyons que ses réponses simples et nettes n'ont d'autre source que l'inspiration et la sagesse divine. Aussi aurions-nous aimé voir Joas incarner la candeur.

D'autre part, certains acteurs savaient mal leur rôle, en particulier Abner, dont quoiqu'en on dise, la « stature athlétique » n'a pas suffi.

Erreur regrettable : Ismaël se présenta sur le plateau à la scène 5 du dernier acte, alors qu'il n'aurait dû paraître qu'à la scène 6.

Enfin, la mise en scène de la pièce exige un très grand nombre de figurants. Généralement, les chœurs ne sont pas représentés par deux femmes au garde-à-vous, à qui un phonographe essouffé prête sa voix éraillée.

Malgré toutes ces faiblesses, nous regrettons les fâcheux incidents qui se sont produits au cours de la représentation, et qui ont amené une réaction... disons colorée du vénérable Grand Prêtre.

Mais si certaines personnes indignées pensent que les quolibets et les éternuements n'étaient pas mérités, nous répliquerons que ce magnifique chef-d'œuvre de Racine ne méritait pas, lui, d'être massacré.

BABOULIN ET JARRE

LES ÉTUDIANTS DE CONSTANTINE PRÉSENTENT

Epées et pistolets, malle mystérieuse et bague magique automobile vétuste et barques à godilles : ce sont les accessoires. Comte, élégante société, chevaliers, bandits policiers, chinois : ce sont les personnages.

Voilà qui ne manque pas d'imprévu ni de diversion. Deux autres personnages, qui ne font pas partie de l'action, sont aussi très curieux : il s'agit d'un machiniste bredouillant et d'un pianiste fécond, tout en faux accords et en anachronismes.

Les décors varient vite et souvent : tantôt un splendide salon 1900, tantôt la mer, type habituel, ou une taverne chinoise, ou un repaire de bandits !

La magnificence des robes à falbalas s'accorde avec l'austérité des habits de soirée. Moustaches, chapeaux melons et pépins adéquats, tout cela rend les policiers plus imposants encore !

On y verra non seulement de l'amour (!) mais aussi de la bagarre, des scènes dramatiques et violentes... et d'être folle gaieté. Vous apprendrez comment, dans la

R UNE CULTURE...

AU CINE CLUB...

Les trente-neuf marches

Lundi 14 Mars, le Ciné Club Constantinois nous présentait pour la première fois une œuvre du grand metteur en scène Alfred Hitchcock. Quelques mots sur le réalisateur des « 39 marches » nous semblent nécessaires.

Comme le dénonce à coup sûr un certain ton humoristique, macabre ou non, Hitchcock est Anglais : cet accord paradoxal du mystère et de l'humour, qu'il réalise dans ses films est en effet typiquement britannique. A l'exception d'une comédie, toute l'œuvre de Hitchcock relève du genre policier ; cela lui a valu une réputation bien établie de maître de l'angoisse et du « suspense ».

Mais venons-en maintenant au film lui-même : les trente-neuf marches. Si le Ciné Club a choisi ce film dans l'œuvre de Hitchcock qui en comporte une cinquantaine, c'est parce que c'est l'un des films qui, avec notamment « Une femme disparaît », l'a consacré comme l'un des meilleurs metteurs en scène anglais, de classe internationale.

Le scénario en est assez touffu. Sachez seulement que, pour protéger une jeune femme en danger, un homme se voit engagé dans une affaire de meurtre et d'espionnage. La jeune femme lui a en effet révélé, avant d'être assassinée, que les « 39 marches », une redoutable bande d'espions, ont volé un secret d'Etat à l'Angleterre. S'apprêtant à le faire passer à l'étranger. Le héros du film se met à la recherche de la bande, mais il est accusé du meurtre de la jeune femme. Par un concours de circonstances - parfois invraisemblables, il est vrai - et après une série de fantastiques « chasses à l'homme », l'erreur sera réparée et le chef de bande démasqué.

Bien que Hitchcock lui-même déclare « s'intéresser moins à l'histoire qu'à la matière de la raconter », l'intrigue, assez complexe et soutenue par le double rôle que joue le héros (à la fois traquant et traqué), ne manque pas d'originalité. Les dernières séquences du film, qui nous ramènent dans le music-hall où avait commencé le drame, en nous donnant la clef de l'énigme par des scènes d'une grande intensité dramatique, réveillent l'attention du spectateur, peut-être étourdi par l'abondance des péripéties.

L. THIERY.

: ORION LE TUEUR

police (celle de 1900), en met une voiture en marche, et des parapluies en faisceaux.

Et, planant sur le tout, vous verrez un Orion, homme du monde et tueur, un Orion tendre et brutal, un Orion cruel et important.

C'est très bientôt, le 31 Mars, à 18 heures, au théâtre Municipal, au cours d'une magnifique représentation des jeunes étudiants de Constantine, que vous aurez l'occasion de voir et d'applaudir ces jeunes gens qui vous feront rire d'un rire sain, mais contagieux.

TOURISME... ET TRAVAIL...

MUSIQUE EN TÊTE

Vous connaissez tous, je parie, la chanson de Jacques Hébert : Musique en tête. Moi non ! Aussi, ce n'est pas de cette chanson que je vais vous parler, mais (là, tenez-vous bien !), d'un grand honneur fait à Philippeville. Vous ne voyez pas ? Eh bien, voilà !

C'est tout simplement une visite organisée du Lycée d'Annaba, et avouez que, comme honneur pour un bled on ne peut pas faire mieux ! Voilà donc un chœur à 42 voix, logé plus ou moins confortablement dans un car, en route vers l'aventure, le tout conduit par un chauffeur à noble moustache, Cakiri-cakiri, le car allait son petit bonhomme de chemin, sans tenir compte des élans orchestraux ou vocaux de la troupe.

Deuxième tableau : Zardézas.

Décor : un barrage en béton (du vrai) ; hauteur 32 mètres (vous pigez ?) ; capacité : 12.000.000 de m³ (pour celui qui les a mesurés, ce devrait être un amateur de sport !) ; utilité : approvisionnement de Philippeville en eau plus ou moins potable ; avenir : possibilités d'irrigation.

Acteurs : un ingénieur : tient le « bavoire » pendant deux heures ; le chœur, plus ou moins silencieux ; quelques comparses (contremaîtres et autres).

En route vers Philippeville.

Deuxième tableau : tout le monde descend. A la soupe (air connu), dans un lycée (décor connu), un jour de Mi-Carême. Après le repas, digestion assurée dans un bureau calme et tiède. Là, un ingénieur des Ponts et Chaussées, plans et graphiques à l'appui, nous donne force détails sur le port, son passé, ses problèmes, son trafic et ses possibilités. On digère tout à la fois, le repas, heureusement léger, et les explications qui s'avèreront utiles par la suite, pour la visite du port.

Ensuite, randonnée odorante dans le chœur à vint. Du bon rosé, on passe aux grains, et nous voilà dans les docks silos. Ici, tout est moderne : les bâtisses sont immenses, les tapis sont roulants. Un grand coup de chapeau !

On sort de là, poussiéreuse comme il se doit, pour aller se jeter (pas à l'eau) dans la vedette du port, qui nous offre une sortie fort rafraîchissante en mer. Visite méthodique du port, ballade du côté de Stora, de quoi satisfaire les plus difficiles, et même les sportifs, qui peuvent écouter le reportage du match France-Espagne.

Enfin, une brève visite aux postes de radio de la capitainerie du port, puis c'est le chemin du retour, coupé de rives et de rythmes, à la grande joie de tous.

Remercions les organisateurs de ce voyage, et évoquons, pour terminer, le SENSATIONNEL voyage qu'une soixantaine de lycéens accomplirent l'an passé à Bône dans le même esprit, sous la direction de Mr. Massé, vivement regretté.

POTACHON

Lecteurs de « Flash », soyez nombreux à cette représentation, pour que tout le monde sache que les jeunes d'aujourd'hui sont capables de réaliser de très bonnes choses.

Monsieur le Maire... mettez fin aux...

Exploits des Piétons sanglants

Disons-le tout net : à Constantine, l'ennemi de la circulation, le virus, le bacille nocif, l'os, le chiendent, l'ennui, le pépin, l'inconvénient, l'ennemi en un mot, c'est le Piéton, cette face de prune, graine d'écrasé.

Oh ! nous connaissons l'antienne : le piéton est électeur. Voilà sans doute ce qui explique la coupable mansuétude de nos édiles à son égard. Nos conseillers ont besoin de la voix du Piéton.

Les méfaits des piétonnards

Faut-il rappeler ici les innombrables méfaits des Piétons ? Postons-nous dans la rue Brunache. Regardons-les à l'œuvre. En voici un qui marche comme un fou. Parfaitement insoucieux des dangers qu'il fait courir aux voitures, il frise froidement le cinq à l'heure et, quand il freine c'est à la dernière minute, sur un pied et dans un horrible crissement de semelles. D'autres, dans la rue Caraman, ont l'inconscience de marcher en se livrant en même temps au plaisir de la conversation, de la dialectique a priori, voire du monologue intérieur. Dieu nous pardonne, en voilà un autre qui, en face du Casino, tourne sans avoir fait le moindre signe pour avertir et je crois bien qu'il n'est même pas muni des flèches « ad hoc ». En voici un autre encore face à la Poste, qui arpente tranquillement le trottoir avec des semelles crêpes parfaitement usées. La semelle est pourtant au Piéton ce que le pneu

est à l'automobiliste. Serait-ce trop exiger de ce citoyen que de lui demander de ne pas circuler sans un nouveau train de chaussures ? Eh oui ! il paraît que ce serait trop demander. Il faut bien confier à « Flash » que l'imprudence des Piétons n'a souvent d'égal que le mauvais état de leur équilibre. Combien encore circulent sans compteur, sans pare-chocs, sans pare-brise, sans feux rouges. Les résultats nous les voyons tous les jours. Ces autos trop souvent freinées dans leur élan par un corps étendu sur la chaussée, ces constats, ces procès-verbaux, ces garde-boues souvent irrémédiablement maculés de sang.

Tout cela est-il tolérable ?

Non.

Des mesures s'imposent.

Mesures à prendre

En attendant de supprimer le Piéton, munissons-le au moins d'un statut spécial. D'un statut misérable, il va sans dire. Franchement le statut équestre ici serait encore trop indulgent. Retirons-lui le droit de vote, le droit de chasse et de pêche, le droit de tester et la puissance paternelle. Munissons-le d'un insigne qui le désigne à la méfiance universelle.

Cet insigne pourtant soulève un point délicat. La structure d'une ville comme Constantine - c'est notre orgueil - remonte à la plus haute antiquité : c'est la grande thèse du portier du Musée Mercier. Il y a donc

des lieux (escaliers, couloirs, ascenseurs) où il est fréquent de rencontrer des personnes, qui, apparemment Piétonnes, ont cependant leur voiture qui les attend. Il faudrait prévoir là un insigne particulier - en attendant que les progrès de la technique nous permettent d'arriver en voiture jusqu'au bocal de M. Cotasson, jusqu'au pèse-bébé de M. Deschmaker, jusqu'aux fleurs de Madame Fernande, etc...

Rendons aussi obligatoire la prise de sang pour tout Piéton accidenté. Instaurons des peines sévères pour le délit de fuite - il est fréquent, après un accident, que le Piéton s'éclipse en se dérochant à ses responsabilités, souvent même dans des ambulances pratiquement irrepérables.

Il serait opportun aussi d'instaurer des parkings pour Piétons, ainsi que le permis de marche. Ce permis pourrait être éventuellement retiré. Les marches militaires joueraient d'un statut spécial, ainsi que l'infanterie ; mais à tout prix, il faut supprimer les enterrements.

Prévoyons aussi, pour les Piétons, des panneaux indiquant les vitesses et les lenteurs maxima. Flanquons-les de quelques pancartes leur rappelant les dangers de leur situation : « Si tu bois, ne marche pas. Si tu marches, ne bois pas. Boire en marchant, c'est mourir. Mourir en buvant, c'est marcher ».

ULENSPIEGEL.

PAPETERIE — LIBRAIRIE — DESSIN

LIBRAIRIE — PAPETERIE

CHAPELLE

1. Place d'Orléans — et — 15, Rue Rohault-de-Fleury. — CONSTANTINE



MEUBLES ET MATERIEL DE BUREAU



REVENDUEUR REGIONAL
OFFICIEL

Réduction de 5 % aux lecteurs de « FLASH » sur présentation de la page publicitaire

CRITIQUES ET AUTO-CRITIQUE

TRIBUNE des LECTEURS

anti-éducatif. Après avoir rappelé que c'est un portrait (donc une réalité vécue et assez fréquente pour être remarquée) et un diagnostic (donc un mal), il nous suffira d'indiquer que l'ensemble du plaidoyer (visiblement de mauvaise foi) est radicalement détruit par le petit paragraphe : « Vous me direz, bien sûr, que je pourrais faire les premiers pas. lui confier mes idées, et mes desirs ; qu'il lui est délicat de faire des avances qui risqueraient de me rétracter davantage... Peut-être, mais « ZUT ! » Ami lecteur, la prose de « Flash » n'est pas tellement plate et banale qu'elle ne mérite d'être lue et relue.

Le deuxième portrait incriminé, qui suscite une vive émotion chez nombre de nos lecteurs (et surtout de nos lectrices), c'est le mal de Plott, signé « l'irrépressible ». Quelle drôle d'idée Flash a-t-il eue de publier cet article ! A en croire l'abondant courrier que nous avons reçu, ce n'est pas un portrait, mais une galerie de portraits, où tout le monde peut et veut se reconnaître ; ce n'est plus le diagnostic d'une maladie, mais la constatation joyeuse des travers féminins. Qu'on en juge plutôt !

Une lectrice nous écrit :

« La semaine dernière, un « Irrépressible » en mal de copie nous a gratifié d'un article dont l'« Impu-tescible » a assuré le pendant. J'ose espérer qu'il s'agit du même auteur car vraiment deux « pondeurs » d'une telle prose seraient une calamité parmi les jeunes de Constantine ou tout de même il y a de chics garçons et des filles du tonnerre... »

Une autre, en terme plus mesurés, manifeste les mêmes réactions :

« L'élément féminin se voit obligé de protester contre le sieur « irrépressible !... qui a piétiné l'honneur du beau sexe. Un murmure d'indignation s'élève dans la cour du collège, à la lecture de votre article audacieux... »

Nous sommes prévenus : l'Irrépressible est définitivement condamné. Toutes les lectrices de « Flash » se sont estimées atteintes par son article, alors qu'il disait : « Connaissez-vous les surbouds ?... C'est fameux pour connaître nos sœurs les jeunes filles. (Celles qui vont aux surbouds, naturellement !)

Et alors, ce n'est qu'un cri : « Vous ne vous êtes pas regardés vous-mêmes, Messieurs ».

« Si nous prenons plaisir à nous couvrir d'ingrédients les plus inattendus, pourquoi passer sous silence les litres d'héliotrope que vous vous déversez régulièrement sur le crâne. Pourquoi ne pas parler du système d'élastiques dont vous vous servez pour discipliner vos mèches arrogantes ? »

Après cela, les prétentions masculines n'ont plus qu'à se voiler la face. Qui peut s'attribuer, maintenant, le monopole des hautes sphères intellectuelles ou de la connaissance du subjonctif ?

« Serait-ce par hasard une demoiselle des classes primaires qui aurait confondu imparfait du subj. et passé simple ?... Si vous êtes très ferrés en grammaire (ce qui n'est déjà pas mal pour un début) vous vous révélez très médiocres dans la tournure de phrases... Avant que la danse finisse, (présent du subjonctif), Monsieur revise sa grammaire pour nous sortir : J'aimai (passé simple) tant danser avec vous... à la prochaine ! »

Mais tout ceci n'est que secondaire. Les reproches essentiels sont d'ordre vestimentaire et... décoratif : « Renoncez à vos bagues, vos chaînes, vos fétiches, aux cinq centimètres de talon qui rehaussent actuellement vos tailles mignardes, devenez sérieux... vous nous trouverez toutes prêtes à goûter votre ironie ».

On pourrait croire qu'il n'y a là qu'un agréable badinage sur un thème vieux comme le monde. Pas du tout ! Et c'est la raison de cette longue mise au point. L'erreur d'interprétation à la base de cette correspondance a déclenché des accès de mauvaise humeur dont nous sommes navrés, mais que nous ne pouvons manquer de relever. A propos de l'Irrépressible : « Nous ne doutons pas qu'un tel crétin nous fasse un pareil tableau de ses camarades féminines, il n'a trouvé que celles qu'il méritait, elles sont à sa mesure ». Là, nous ne jouons plus, et nous accusons le coup. Allons, Mademoiselle, de deux choses l'une : ou bien vous vous êtes reconnue dans le portrait incriminé, et nous comprenons que vous soyez furieuse, mais cela ne change rien aux faits ; ou bien vous protestez qu'il ne s'agit pas de vous. Alors, pourquoi éprouver le besoin de nous le dire en ces termes ? Nous savons fort bien - vous nous l'accordez - que toutes les jeunes filles ne vont pas

aux surbouds, et que toutes celles qui y vont ne se ressemblent pas.

Mais les amabilités de notre correspondante ne s'arrêtent pas là. Elles se poursuivent à propos de l'« Instruction des lumières » (sic) et des gifles qui traversent la nuit, et s'achèvent par cette évocation nostalgique : « Et pour terminer, je m'excuse de l'incorrection, mais je ne fais que reprendre les termes de ce petit chef-d'œuvre si bien écrit : que de coups de pieds au... chose qui se perdent ».

Et c'est signé : « Une fille qui ne fréquente pas les subouds ».

Eh bien ! Mademoiselle, on ne vous le fait pas dire. Cet article ne vous concernait pas. Et vous auriez pu nous dispenser de vos insultes. Il y a des gens, un peu primitifs, qui lorsqu'on emploie devant eux un mot qu'ils ignorent s'estiment injuriés et répondent aussitôt : « Monsieur, vous en êtes un autre ».

Souvenez-vous, Mademoiselle, que pour reprendre, il faut d'abord comprendre, et que cela demande un petit effort d'intelligence, même pour un vulgaire article de « Flash ».

Une autre réponse au mal de Plott nous est parvenue en dernière minute, dont nous nous proposons, si nos lecteurs le supportent, de parler le mois prochain. Celles que nous publions ici nous semblent suffire cependant à poser le véritable problème (que recherche « Flash » ?) et la réponse que, depuis quatre mois, nous avons affirmée à qui voulait l'entendre (Flash est au service du monde scolaire REEL).

C'est là notre meilleure justification. Et si nous prenons un ton plaisant pour parler de choses qui le sont un peu moins ce n'est peut-être pas comme Figaro pour rire de toutes choses, de peur d'avoir à en pleurer. C'est plutôt parce que le seul moyen que nous ayons abordé certains problèmes, c'est le kharoular et la plaisanterie. On ne nous pardonnerait pas de jouer les Cassandre et les moralistes.

Amis lecteurs et lectrices, après ce dialogue qui aura permis de nous justifier, (du moins nous le supposons) suivez-nous dans la recherche du rire qui libère, qui assainit et qui guérit. Vous savez ce que c'est que plaisanter ? De grâce, ne démontrons pas que ce qui nous manque le plus de nos jours, c'est le sens de l'humour.

L'équipe de Rédaction

Diagnosics...

LE SURVOLTAGE

Un bruit de pas précipités. Etienne arrive, s'arrête net et rebondit en arrière, comme une balle coupée. Il râle. « C'est dégoûtant, siffle-t-il entre ses dents, le monde se partage en deux catégories : l'immense foule des feignants, et les rares types qui boulonnent ! ».

Lui a choisi de boulonner. Il méprise les récréations : temps perdu. Il dort six heures par nuit, et c'est encore trop, pure concession à l'esprit retardataire de ses parents. Il prend ses repas en dix minutes, qu'il estime sacrifiées. « Pas le temps ! pas le temps ! ».

Il tressaute sur place, comme une guimbarde dont le ralenti fonctionne mal.

Il travaille la nuit et dort pendant les classes. Au cinéma, il pense à sa composition et se remémore au cours le film qu'il a vu. En récréation, il remache silencieusement sa leçon de français, et bavarde en étude au lieu de faire sa dissertation.

Pour ne pas perdre de temps, il fait tout à la fois. Pendant la classe d'Anglais, il apprend sa leçon de Physique, dîne en résolvant sur la nappe son problème de géométrie, repasse ses leçons en avalant le fromage, et s'endort en apprenant « le Lac » (on le comprend).

Au début de la semaine, il va au cinéma pour « travailler sa culture ». En fin de semaine, il passe ses nuits à faire ses devoirs en retard. Il tire ses plans, aligne des listes indéfinies de choses à faire et ne parvient jamais à les faire. « Ah ! gémit-il, il me faudrait l'éternité ! » Mais, disent les philosophes, dans l'éternité, il n'y a plus de temps !

L'IRREPRESSIBLE.

PROBLEME

Dans la poche d'un capitaine mort au champ d'honneur on a trouvé le testament suivant :

« Je ne lègue nul or à personne.
Parce que je n'ai plus d'or.
Et parce que je n'ai plus personne.
Mais je lègue le souvenir de ma guigne à la postérité.
Je suis né un Jeudi 6 Juillet
Et tous les jeudis 6 Juillet
Auront marqué ma vie par un malheur. Jugez-en :
En naissant, un jeudi 6 Juillet, je perdais ma mère ;
Le jeudi 6 Juillet suivant je perdais mon père ;
Onze ans plus tard, jeudi 6 Juillet je perdais toute ma fortune et entrai dans l'armée ;
Douze ans se sont écoulés, nous sommes aujourd'hui un jeudi 6 Juillet, je vais monter à l'attaque à la tête de mon escadron ;
N'ayant plus rien à perdre
Il est donc régulier que je perde la vie ».

Signé : HERBERT

Capitaine des Hussards

Sachant qu'effectivement le Capitaine HERBERT est tombé au combat ce Jeudi 6 Juillet, pouvez-vous dire :

L'AGE DU CAPITAINE ?

LE COMBAT AU COURS DUQUEL IL A ETE TUE ?

Réponse au prochain numéro.

HIATUS DU DUODENUM

(Et ça n'est pas un syllogisme !)

Première leçon de philosophie. Les élèves sont anxieux. Le professeur attaque :

« Messieurs, La phénoménologie postule une anthropologie. Il en est de même pour toute méthodologie. Il est certain que l'achromatopsie ne gêne nullement l'épiphénoménisme ou l'épistémologie, mais elle est néfaste pour toute connaissance expérimentielle. Aussi, voici quelques conseils :

Le factum du fixisme génétique est un procédé heuristique pour toute personne croyant à l'hylosophie. Aussi, analysez la libido des sensations kinesthésiques, et procédez à une véritable maïeutique. Pour tout ce qui concerne la taxonomie, utilisez les mêmes méthodes que pour la classification des sciences noologiques. Enfin, défiez-vous du monodéisme, et recourez au polyidéisme.

Dernier point : de la simplicité, encore de la simplicité, toujours de la simplicité ».

A ces mots, tous les élèves se sentent pris d'une violente hyperhémie, et se sentent tous les symptômes d'une excellente acromégalie à évolution rapide.

J.P. ALLOUCH

Pour vos achats

RADIO ou DISQUES

Adressez-vous à :

G. BOUCHET

Diplômé de l'Ecole Centrale de T.S.F. de Paris
17, Rue R. de Fleury — CONSTANTINE

Distributeur officiel

★ PHILIPS ★

Tous les Disques Microsillon

Le plus grand choix de

Musique classique

— Téléphone : 42-15 —

SPORTS SCOLAIRES

Les jeux sont faits : nous n'irons pas à Blida. C'était comme un leit-motiv dans les conversations des lycéens.

Ils se pressaient nombreux à l'entrée du stade des Platanes, venant applaudir ceux qui représentaient leur école. La porte resta obstinément close. « Huis clos », avait-on dit. Le gardien obéissait. Et malgré les protestations, personne ne put entrer.

Premier match : celui des cadets. Le Lycée d'Aumale bien que meilleur tacticien, se montra d'une maladresse incroyable, et le pivot fut d'une inconcevable lenteur. **Ben Aknoun** menait à la mi-temps. Alors qu'on s'attendait à un redressement de nos cadets, ceux-ci pratiquèrent en seconde mi-temps un basket bien pauvre, et Alger augmenta son avance pour gagner par 42 à 31. Il reste à noter que le jeune Jack Melki, du Lycée d'Aumale, se montra le meilleur.

Ce fut ensuite la présentation des équipes juniors : Cap Matifor-Lycée d'Aumale. L'équipe d'Alger remit son fanion.

La partie commença à l'avantage des Constantinols. Ceux-ci, grâce à un mur resserré, empêchaient l'infiltration, et procédaient par contre attaques rapides. Mais les joueurs du Cap Matifou se ressaisirent et prirent l'avantage, pour mener à la mi-temps par 11-10, score qui montre que le marquage, était étroit. Mais, exactement comme les cadets, les lycéens « craquèrent » à la seconde mi-temps, et concédèrent quatre paniers aux Algérois, écart qui ne put être comblé.

Avec le capitaine de l'équipe algéroise, les jeunes Caccia et Huguenin furent les meilleurs joueurs.

Astuce des spectateurs ou négligence du gardien, les gradins étaient pleins pour le match sénior, qui opposait l'Ecole Normale de Constantine à l'Ecole Normale de la Bourzabah.

Cette partie fut de loin la plus intéressante et la plus palpitante. Les deux équipes pratiquèrent un jeu différent mais aussi efficace. Le score de la mi-temps indique, mieux que tout commentaire, le caractère du match : 28 à 28. On se demandait si les Constantinnois, comme leurs frères plus jeunes, allaient faiblir. Bien au contraire, ils firent jeu égal avec les Algérois, et le match se termina, par un score nul : 43 à 43. Il fallut recourir

aux prolongations, et les Constantinols, bénéficiant d'un lancer franc, emportèrent la partie.

Nous leur souhaitons de représenter dignement les couleurs de leur école, et en même temps le basket constantinois.

Le Rédacteur Sportif.

NOUS apprenons que, le jeudi 24 Mars l'équipe féminine de basket du Collège Maupas (Philippeville) s'est qualifiée, aux dépens du Lycée Delacroix d'Alger, pour les Jeux Universitaires.

Un grand bravo aux Collégiennes.

32, Rue Rohault de Fleury, 32
CONSTANTINE

Vendôme
M. POUSSE
chausseur

Tél. : 47-18



Votre Opticien

Ch. SANTRAILLE

SPECIALISTE DIPLOME

La lunetterie dans toutes ses applications :

Vous assure une GARANTIE TOTALE pour vos yeux et ceux de vos enfants
Médicale, Scientifique, Artistique, Organisation, Technique, Qualité, Prix

2. Rue de la Concorde

LE COIN des PLUS JEUNES

« Opération « Illustrés »

Durant tout le mois de Février, quelques jeunes du Lycée, dans leurs classes respectives, se sont livrés à une grande enquête sur la lecture. Comme de vrais reporters, carnet d'une main, crayon de l'autre, ils ont mené leur petit travail, interrogeant leurs camarades se renseignant sur le prix des journaux. Bref, il ne leur manquait plus que le collier et la pipe de notre rédacteur en chef.

— Alors, Paul, qu'est-ce que tu lis, toi ?

— Ah ! Mois, tu sais ! Pecos Bill, Zorro, Météor, enfin tout, quoi ! Quand je peux chiper un « Paris-Hollywood » à mon grand frère, c'est encore mieux, tu parles !

Le manque de place nous oblige à condenser les nombreuses conclusions que nous pouvons tirer de cette étude sur un sujet aussi grave et actuel.

En voici les principales :

Temps perdu : un gars a avoué lire quinze illustrés par semaine (inutile de dire que le travail en prend un drôle de coup).

Français déficient : le vocabulaire et l'orthographe sont rarement de première valeur.

Encombrement de l'imagination par des histoires invraisemblables, qui plongent les jeunes dans un monde fantastique, tellement loin de la réalité du travail quotidien.

Mauvaise utilisation des ressources pécuniaires des jeunes. Le prix de trois ou quatre de ces illustrés un peu bébêtes est l'équivalent de celui d'un volume de la bibliothèque verte.

C'est ainsi que des heures et des heures de loisirs sont gaspillées sans aucun projet, alors qu'il y a tellement de choses formidables à faire, à découvrir... à lire.

Vous n'avez pas de bouquins ? Une bibliothèque est constituée pour les jeunes au bureau de « Flash ». Elle est ouverte tous les jeudis à partir de 14 heures. La somme énorme de cinq francs sera demandée par volume que vous emporterez.

G. CAPUANO

DITES-NOUS EN UNE AUTRE

...Un plaisantin entre dans une droguerie.

— Avez-vous de l'esprit de sel ?

— Oui, Monsieur.

— De l'esprit de vin ?

— Certainement, Monsieur.

— Et de l'esprit de contradiction ?

Le vendeur disparaît, et revient au bout d'un instant, en poussant devant lui une grosse dame :

— Ma belle-mère, Monsieur, vous en avez pour 95 kilos.

Campé devant les affiches d'un cinéma, un enfant de cinq ans, les deux mains dans les poches, renifle tant et plus, essayant de remonter d'un coup d'air ce qui lui pend sous les narines. Une dame qui l'observe depuis un moment, aimablement lui dit : « Tu n'as pas un mouchoir, mon petit ? » Alors le gosse lui jette, de bas en haut, un regard méfiant, et répond : « Si, mais je ne le prête pas à tout le monde ».

... Histoire vraie (lapsus freudien). Dix heures. La cloche sonne. Tandis que le prof. continue son cours sur La Fontaine, les garçons se lèvent, enfin délivrés.

— « Que faites-vous de la politesse, Messieurs ? Si l'envie me prend de vous garder jusqu'à la fin de la récréation, j'en ai le droit, non ? Et puis apprenez qu'il n'y a qu'une cloche, c'est moi ».

PERLES

Voici une courte narration, composée par un jeune élève de 8 ans Sujet, la Vache.

La vache est un mammifère. Ses jambes arrivent jusqu'à la terre. Dans la tête il pousse environ deux yeux. La vache a deux longues oreilles d'ânes, à côté de laquelle sortent deux courbes de la tête. On n'appelle pas la jeune vache, vache, c'est pourquoi elle s'appelle veau.

Derrière, au dos, il y a aussi quelque chose, la queue avec un bout pour chasser les mouches. La vache ne pond pas comme nos poules.

On mange son intérieur, et avec son extérieur, le cordonnier fait le cuir. Alors, il fait des sabots de bois. Lorsqu'elle est morte, elle est tombée, et Monsieur l'Inspecteur aura la saucisse.

Autres perles

Quand Roland entendit les ennemis approcher, il se mit à donner des coups de corne.

La journée du 10 août s'acheva le soir, par les massacres de septembre.

Pendant la guerre de 100 ans, Duguesclin a repeuplé la France.

Qui fit monter Hugues Capet sur le trône ? La pression atmosphérique.

« FLASH », le numéro 30 frs
ABONNEMENT pour l'année scolaire 250 frs
ABONNEMENT de soutien 500 frs

A adresser provisoirement

à l'abbé L. JEANNE

4 Place Lemoine, CONSTANTINE

C.C.P. 1120-68 ALGER